

Pour une culture du commentaire. Un enjeu d'écologie informationnelle dans les sociétés hyper-industrielles

Une fascination domine vis-à-vis des flux informationnels et des multiples médiations qui nous accompagnent dans tous les moments de nos vies, cela toutefois sans que nous disposions de moyens adéquats pour nous les approprier avec discernement. Si nous apprenons à l'école à interpréter des textes, par ces exercices que sont les explications et les commentaires de texte, nous n'apprenons pas assez à expliquer les images, encore moins lorsque celles-ci sont portées par des logiques de flux d'informations massives.

Nous nous laissons ainsi submergés par des images toujours plus choquantes, toujours plus anxiogènes et bouleversantes, qui surgissent à tous les moments du jour et de la nuit. Les images ont une force telle qu'elles tiennent ainsi certains spectateurs asservis aux divers écrans qui les diffusent en stimulant même parfois « une complaisance très douteuse envers la morbidité et la violence radicale, comme envers le malheur qui atteint autrui¹ ». Vis-à-vis d'un tel pouvoir de fascination de l'image à l'écran, une tâche consiste à souligner le rôle déterminant du lecteur et de son art de se tenir à l'écoute des nuances et des ambiguïtés de tout texte, comme de tout fait humain. Un lecteur, comme aimait à le décrire Roland Barthes, est quelqu'un qui entend chaque mot dans sa duplicité : « Ainsi se dévoile l'être total de l'écriture : un texte est fait d'écritures multiples, issues de plusieurs cultures et qui entrent les unes avec les autres en dialogue, en parodie, en contestation². » Face à la reconnaissance qui est portée à l'égard d'un sens qui n'est jamais univoque et qui motive l'expérience de lecture, la pauvreté de la culture des écrans semble d'autant plus criante, et en même temps aussi paradoxale que scandaleuse. Le régime dominant dans l'organisation de nos sociétés hyper-industrielles est encore beaucoup celui qui

1. Catherine Chalier, *L'appel des images*, Arles, Actes Sud, 2017, p. 12.

2. Roland Barthes, *Le bruissement de la langue*, Paris, Seuil, 1993, p. 69.

nous incite à consommer toujours plus de nouvelles et d'informations, dans une vitesse toujours plus grande, au risque de provoquer de redoutables indigestions informationnelles. Contrer ces tendances doit nous inciter à introduire une forme de soupçon dans la relation que nous entretenons avec tout support médiatique, que celui-ci relève de l'écrit ou de l'image.

Textualité des écrans (un enjeu éthico-politique)

Judith Butler nous convie très directement à privilégier un tel geste critique en analysant la façon dont certaines représentations médiatiques sont susceptibles de pouvoir effacer ce qu'il y a d'humain dans certains visages. En s'appuyant sur les réflexions d'Emmanuel Lévinas sur la vulnérabilité du visage d'autrui, elle nous invite à interroger le destin des images dans nos sociétés médiatiques en vue de questionner leur signification morale. Son analyse met en évidence le fait que si les images peuvent nous communiquer une part de la réalité de la souffrance d'autrui, ce serait une erreur de penser qu'il y a des images vraies et justes, pour qu'alors une certaine réalité nous soit communiquée, comme si nous pouvions ainsi remonter le cours de la véracité d'un fait ou d'un événement. Il y a toujours des intentions et des cadrages qui génèrent telle ou telle émotion : il y a, par exemple, un usage du visage dans les médias « qui vise à la déshumanisation³ ». Il est en effet possible de discerner des productions de visage qui sont autant de façons de créer un sentiment de violence ou d'effroi, si l'on songe par exemple, aux visages de Ben Laden ou de Saddam Hussein : « Qu'est-ce qui a été fait de ces visages dans les médias ? Ils sont cadrés / pris au piège, bien sûr, mais ils jouent aussi du cadre. Et le résultat en est invariablement tendancieux. Ce sont des portraits médiatiques réalisés en vue de la guerre⁴... » Ces visages ont la plupart du temps été présentés afin de susciter des réactions spécifiques, la terreur en premier lieu : « comme si le visage de Hussein était le visage même de la tyrannie contemporaine⁵ ».

Le cœur de la réflexion de Judith Butler consiste à souligner que la réalité est moins communiquée par ce qui est représenté au sein de l'image que par « la mise en question de la représentation qu'elle transmet⁶ ». Il y a des schèmes normatifs d'intelligibilité qui définissent ce qui est *humain*, ou

3. Judith Butler, *Vie précaire. Les pouvoirs du deuil et de la violence après le 11 septembre 2001*, traduit de l'américain par Jérôme Rosanvallon et Jérôme Vidal, Éditions Amsterdam, 2005, p. 174.

4. *Ibid.*, p. 174.

5. *Ibid.*, p. 175.

6. *Ibid.*, p. 180.

ce qui ne l'est pas, vis-à-vis desquels il nous appartient d'engager un travail de déchiffrement relatif au contexte de la production des images. Il s'agit d'établir des modes de vision et d'écoute qui puissent répondre « au cri de l'humain à l'intérieur de la sphère de l'apparence, sphère dans laquelle la trace de ce cri a été soit exagérée de façon hyperbolique, afin de rationaliser un nationalisme insatiable, soit totalement effacée, ce qui en définitive revient au même⁷ ». En face de telles possibilités de dérive, que l'on peut aisément faire résonner aujourd'hui, la capacité d'analyser la façon dont sont élaborées les images constitue un enjeu éthique de premier plan. S'engager en connaissance de cause dans le monde implique que nous puissions comprendre de quelles manières – par quels biais matériels, textuels, technologiques et idéologiques –, les images qui contribuent à en façonner la perception sont construites.

C'est manifestement une telle culture de la mise en question de la représentation – une culture du commentaire – qui fait encore cruellement défaut dans nos sociétés médiatiques. Une telle défaillance tend à générer des visions du monde qui sont le plus souvent très manichéennes et schématiques. La politique étrangère des États-Unis à cet égard excelle dans un art de « restreindre la sphère publique et la couverture médiatique de certains événements⁸ », en empêchant l'émergence de débats contradictoires. Dès lors, il devient possible de reconnaître que si l'expansion de nouveaux médias alternatifs constitue une manière de contourner des approches hégémoniques de la politique, l'élargissement de la sphère publique par les médias numériques n'a rien d'automatique. Le poids des logiques de domination n'a pas faibli dans les sociétés hyper-médiatiques ; il y est même considérable. La plupart des dispositifs de production d'images s'inscrivent ouvertement dans des stratégies de contrôle des affects, comme l'a écrit vigoureusement Yves Citton : « Fox News aux États-Unis, TF1 en France, les chaînes de Mediaser en Italie savent répandre des images comme on lance des cellules cancéreuses dans un organisme, exploitant leur reproduction spontanée pour faire gonfler les peurs sécuritaires, les passions consuméristes et les profits des actionnaires⁹. »

Les possibilités de faire face aux pouvoirs médiatiques sont bien sûr dépendantes des moyens que nous nous donnons pour tenter de créer des sphères de discussions publiques qui soient suffisamment autonomes et critiques. De telles exigences nous confrontent à des enjeux d'écologie

7. *Ibid.*, p. 180.

8. *Ibid.*, p. 23. Judith Butler formulait ces réflexions en 2003.

9. Yves Citton, *Renverser l'insoutenable*, Paris, Seuil, 2012, p. 41.

informationnelle de premier plan. Il convient en effet de prendre soin de la capacité des individus à exercer leur autonomie de jugement et leur capacité de réflexion dans une époque où des formes inédites de contrôle et d'exploitation des consciences prolifèrent, en affectant de manière toujours plus insidieuse les ressources mentales et psychiques des individus. On aimerait bien pouvoir aisément freiner de telles réalités et suivre l'optimisme d'un Félix Guattari qui prévoyait l'advenue d'une ère « post-média ». Il désignait par cette formule les sources de libération que pourraient constituer les médiations informationnelles une fois délivrées du modèle consumériste : « Le caractère de suggestion, voire d'hypnotisme, du rapport actuel à la télé ira en s'estompant. On peut espérer, à partir de là, que s'opérera un remaniement du pouvoir mass-médiatique qui écrase la subjectivité contemporaine et une entrée vers une ère post-média consistant en une réappropriation individuelle collective et un usage interactif des machines d'information, de communication, d'intelligence, d'art et de culture¹⁰. » Mais la possibilité d'entrevoir une nouvelle culture de la réception à l'ère numérique, et sa traduction dans le développement de modes de subjectivation singuliers, ne doit pas masquer la difficulté que nous avons à nous situer dans des espaces infinis où les éléments de connaissance et d'information sont donnés sans hiérarchie, ni centralité¹¹. L'illimitation de l'accès doit s'accompagner d'une attention spécifique à l'égard du fonctionnement des médiations qui sont censées ouvrir sur de nouvelles expériences d'intelligence collective. Car la matérialité des médiations technologiques est importante : elle organise notre accès aux connaissances comme aux informations, ceci à plus forte raison avec l'accroissement de l'exploitation de données massives.

De même, un exercice d'interprétation doit être en mesure de nous rendre sensible à la complexité des faits, leurs contradictions et leurs ambiguïtés. Il importe en ce sens de travailler avec des sources de connaissance hétérogènes grâce auxquelles il devient possible de faire ressortir tout ce qui ne transparaît pas au travers d'une scénarisation médiatique. Car l'information en tant que telle est au fond assez mensongère : elle ne reflète, comme le souligne Eric Macé, ni la « réalité » des « faits », ni l'ensemble des points de vue constitutifs des conflits de définition qui animent la sphère publique, « mais la capacité qu'ont les acteurs à constituer des faits

10. Félix Guattari, « Vers une ère post-media », revue *Terminal*, n° 51, octobre-novembre 1990. Disponible en ligne : http://www.revue-chimeres.fr/drupal_chimeres/files/termin51.pdf

11. Cf. Pierre Lévy, *L'Intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*, Paris, La Découverte, 1994.

en « événements » et à les imposer à l'agenda politico-médiatique à travers des stratégies de communication qui fournissent dans le même temps des cadres interprétatifs souhaités¹² ». Ce dont parle l'information produite par les médias doit donc appeler des cadres interprétatifs amples. Ceci nécessite d'inciter autant que possible les jeunes générations à sélectionner en fonction des contextes, à chaque fois singuliers, la multitude des éléments de connaissance auxquels ils peuvent avoir accès grâce au numérique, en les invitant à aller au-delà des apparences, en faisant ainsi mûrir le regard qu'ils portent et qu'ils porteront sur les événements du monde et le sort d'autrui. La tâche est d'autant plus ambitieuse alors que nous devons faire face à des logiques d'éclatement tout à fait inédites qui complexifient assez nettement notre appropriation des nouveaux médias. Alors que les anciens médias de masse, appelés à conserver une large partie de leur emprise sur nos esprits, participaient d'un régime de diffusion fortement centralisé et aisément contrôlable, les nouveaux médias participent, d'une logique d'éclatement et de décentralisation, rendant d'autant plus difficile la tâche d'embrasser des causes communes¹³. L'ambition de partager des horizons de sens devient beaucoup plus difficile dans de tels environnements médiatiques.

Technologies de contrôle de l'attention

Si une vigilance critique s'impose dans le contexte de nos sociétés hyper-industrielles telles qu'elles se trouvent amplement configurées par le règne des écrans, cette perplexité ne concerne pas tant le déclin de l'écrit que celui d'une certaine pratique herméneutique, c'est-à-dire de l'exercice lent et patient de la lecture et de l'interprétation des supports, qu'ils soient textuels ou visuels. Le destin des images étant étroitement lié à celui des textes, il convient de souligner les vertus d'un tel exercice pour enrayer les logiques de captation de l'attention qui prospèrent aujourd'hui en affectant nos équilibres psychiques et mentaux.

Selon le diagnostic que Bernard Stiegler propose à ce sujet, nous sommes désormais confrontés à des problèmes écologiques qui sont aussi graves que ceux qui concernent les crises environnementales de notre temps, celles qui furent notamment identifiées lors des sommets mondiaux de Rio puis de Kyoto. Une certaine misère symbolique tend à s'emparer des consommateurs que nous sommes, en polluant nos milieux de vie les plus intimes, comme l'air qui empoisonne en certains endroits de la planète

12. Eric Macé, *Les imaginaires médiatiques. Une sociologie postcritique des médias*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p. 96-97.

13. *Ibid.*, p. 42.

tous les habitants, qu'ils soient riches ou pauvres. À l'époque des industries de l'information et des technologies numériques qui les soutiennent, la conscience des individus est devenue l'enjeu de manipulations particulièrement insidieuses.

Les consommateurs sont en effet de plus en plus amenés à subir une synchronisation de leurs flux de conscience. C'est par là que se caractérise le capitalisme dans sa forme contemporaine, et que nous sommes entrés dans un mode hyper-industriel de développement. Le XIX^e siècle a vu la naissance de l'ère industrielle qui a contribué à exploiter de façon massive et systématique les ressources naturelles. La nature elle-même est ainsi devenue un réservoir d'énergie. Le XX^e siècle fut, en revanche, celui des grands médias de masse et des industries qui se sont peu à peu développés en puisant dans la conscience et dans l'esprit des individus. Les industries de programmes ont rendu possible une synchronisation des diachronies constitutives des cultures et des consciences¹⁴. Malgré la démultiplication des supports technologiques et de l'offre qui s'ensuit, nous sommes confrontés au risque de subir une exploitation systématique des consciences devenues une cible privilégiée pour les industries culturelles. Le grand apport du travail de Bernard Stiegler est d'intégrer certains acquis de la phénoménologie pour nous permettre de cerner au mieux les caractéristiques de ce qu'il nomme le « psychopouvoir », et qui s'avère d'autant plus retentissant au XXI^e siècle.

Bernard Stiegler s'appuie sur les analyses de Husserl pour examiner la *technicité de la technique*. Son approche consiste à identifier comment les nouvelles technologies créent des critères d'adoption beaucoup plus efficaces qu'autrefois. Afin de saisir la portée d'une telle unification, il est nécessaire de revenir brièvement sur la problématique phénoménologique des objets temporels qui occupe une place importante dans la réflexion critique de Bernard Stiegler. Cette approche phénoménologique constitue un point d'entrée décisif vers une pensée critique du temps présent. Pour en mesurer la portée, il nous revient de nous pencher brièvement sur la question des objets temporels telle qu'elle est traitée dans la phénoménologie de Husserl.

D'un point de vue husserlien, un objet est temporel dans la mesure où il est constitué par l'écoulement pendant lequel il passe : « Par *objets temporels, au sens spécial du terme*, nous entendons des objets qui ne sont pas seulement des unités dans le temps, mais contiennent aussi en

14. Bernard Stiegler, *La technique et le temps. 3. Le temps du cinéma et la question du mal-être*, Paris, Galilée, 2001, p. 61.

eux-mêmes l'extension temporelle. Quand un son résonne, mon appréhension objectivante peut prendre pour objet le son qui dure et résonne là, et non pourtant la durée du son ou le son dans sa durée. Celui-ci comme tel est un objet temporel »¹⁵. C'est l'analyse d'une mélodie, en tant qu'elle constitue un objet temporel, qui permet de comprendre le fonctionnement de la conscience de cette mélodie. Cette conscience elle-même n'étant pas autre chose qu'un flux temporel. Husserl parle à ce niveau de « rétention primaire » en expliquant que dans le « maintenant » d'une mélodie, dans le moment présent d'un objet musical qui s'écoule, la note qui est présente ne peut être une note, et non seulement un son, que parce qu'elle retient en elle la note précédente, note précédente encore présente qui retient à son tour celle qui la précède. Cette « rétention primaire », qui appartient au présent de la perception ne doit pas être confondue avec la « rétention secondaire », qui correspond à la mélodie que j'ai pu entendre quelques jours auparavant, et que je peux réentendre par le jeu du souvenir et de l'imagination.

Toutefois, Husserl exclut de ses analyses ce que Bernard Stiegler nomme la « rétention tertiaire ». La « rétention tertiaire » est cette prophète de la conscience sans laquelle il n'y aurait pas de mémoire collective ni de culture. Elle en constitue néanmoins un type tout à fait spécifique dans la mesure où elle rend possible « la répétition absolument identique d'un même objet temporel en une multiplicité de phénomènes se succédant comme autant d'occurrences diverses du seul et même objet¹⁶ ». Aujourd'hui, une grande partie des industries culturelles à l'ère hyper-industrielle produit des objets temporels qui ont pour caractéristique de faire coïncider le temps de leur écoulement avec l'écoulement du temps de la conscience des individus. Un film, par exemple, est essentiellement un flux : il se constitue en s'écoulant : « Or, cet objet temporel, en tant que flux, *coïncide* avec le flux de la conscience dont il est l'objet – la conscience du spectateur, qui n'est elle-même qu'un écoulement. Et c'est pourquoi le spectateur peut si fortement adhérer à ce qu'il voit à l'écran, au point de s'identifier à tout ce qui arrive aux héros du film dont il adopte l'histoire pendant les 90 ou 52 minutes que dure le programme¹⁷. »

C'est la structure des objets temporels qui permet aux industries culturelles de générer des risques d'uniformisation des consciences et des modes d'être. Un tel état de fait d'ordre phénoménologique ne doit pas nous laisser

15. Edmund Husserl, *Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps*, traduction française Henri Dussort, préface de Gérard Granel, Paris, PUF, 1964, p. 36 (souligné par l'auteur).

16. Bernard Stiegler, « Hypostases, phantasmes, désincarnations », in Daniel Parrochia (dir.), *Penser les réseaux*, Seyssel, Champ Vallon, 2001, p. 141.

17. Bernard Stiegler, *De la misère symbolique*, *op. cit.*, p. 180.

impuissants. Nous le lisons en tout cas comme une incitation à développer une politique de réception de technologies qui agissent sur nos écosystèmes psychiques et nos imaginaires sociaux. Et si des logiques de synchronisation opèrent à l'ère hyper-industrielle, nous ne pouvons pas pour autant céder à un quelconque fatalisme qui nous laisserait penser que nous serions définitivement sans prise face aux écrans.

Apprendre à voir « en fermant les yeux »

On conçoit d'un point de vue éthico-politique ce qu'il y a d'impérieux dans la tâche qui consisterait à donner les moyens à chacun d'apprendre à interpréter les flux d'images et d'informations. On pourrait alors rêver par exemple, comme l'a suggéré Yves Citton, d'un journal télévisé où le présentateur serait affublé d'un sémiologue, d'un historien ou d'un philologue, afin de communiquer non pas des « informations » sur les événements de la journée, mais « plutôt des interprétations sur la façon dont ces événements sont choisis, racontés, commentés, montés au sein du discours télévisuel¹⁸ ». La démultiplication des angles de perception permettrait d'assurer une compréhension plus complexe de la réalité, en nous incitant à distinguer par exemple un événement d'un simple fait d'actualité, ou d'un fait médiatique. Si certaines émissions s'approchent de telles ambitions, nous sommes encore loin d'atteindre ce type de format. La difficulté de la tâche doit donc nous inciter à faire preuve d'inventivité dans notre manière de vivre avec les écrans. On se souvient à cet égard que Jacques Derrida a fortement contribué, surtout dans la dernière période de son œuvre, à complexifier les relations que nous entretenons, non seulement avec l'écriture, mais avec les supports médiatiques en général.

Un article de David Zerbib, intitulé « Derrida par la face sensible des images », paru dans *L'Humanité* en janvier 2005¹⁹, a mis subtilement en évidence cette intention. Dans cet hommage rendu au père de la déconstruction, les liens que ce dernier avait pu tisser avec des artistes ou des photographes sont opportunément rappelés. Autant de talents unis par le souhait de mettre « Derrida en image », lui, le penseur de l'écriture qui dans son parcours philosophique n'hésita pas à aller de la peinture aux médias en passant par la photographie, avant de revenir aux textes et à l'écriture. Mais de ce parcours

18. Yves Citton, *L'avenir des humanités. Économie de la connaissance ou cultures de l'interprétation ?*, Paris, La Découverte, 2010, p. 129.

19. David Zerbib, « Derrida par la face sensible des images », *L'Humanité*, 28 janvier 2005 : <http://www.humanite.fr/node/299244>

a retenti une exigence de ne jamais céder à l'attrait des feux médiatiques. Un souvenir du peintre italien Valerio Adami à propos de Derrida est à cet égard très éloquent à nos yeux : « Il aimait ce tableau de Ribeira qui représente un aveugle touchant une sculpture grecque, et cette idée que fermer les yeux peut ouvrir sur une autre connaissance²⁰. » À partir de ce témoignage, certaines pistes de réflexion s'ouvrent : considérer que l'expérience de réception implique toujours une attention profonde qui peut métaphoriquement se voir signifiée par l'attitude qui consiste, à un moment donné, à « fermer les yeux » pour accéder au monde en limitant les risques d'une surexposition médiatique. Car on sait combien la luminosité de nos écrans tend à altérer la vue, cela au sens propre comme au sens figuré. Il nous faudrait donc choisir momentanément de fermer les yeux pour revenir en nous-mêmes, en apprivoisant le silence que justifie toujours l'exercice du jugement critique.

Une forme d'anachronisme se cache dans ces propositions à une époque où la vision du monde qui est défendue par les idéologues de la société de l'information renvoie à l'idée que le réel se confond avec un échange permanent et visible d'informations²¹. Dans une telle conception, la réalité des objets et des phénomènes naturels se trouve entièrement épuisée dans l'information qui les constitue et qui s'échange dans un courant permanent. Cela non sans indirectement rétablir certaines caractéristiques de la métaphysique de la présence, telle qu'elle fut déconstruite par Jacques Derrida. Le paradigme dominant est une pensée de la relation, qui enferme le réel dans le relationnel, et le relationnel dans l'informationnel²². Vis-à-vis d'un tel modèle et des fantasmes que celui-ci entraîne, il devient crucial d'un point de vue éthique – il en va de notre responsabilité collective – de penser notre temps autrement que par la consommation d'images et de flux de représentations médiatiques.

Pour autant, de réelles expériences de transmission pourront émerger par les écrans si nous nous donnons pour tâche d'apprendre à mieux interpréter ce qui nous vient par eux, en tenant compte pour cela des conditions matérielles et contextuelles dans lesquels les images sont élaborées. Celles-ci sont toujours le fruit de montages, de sélections, et donc de modes d'écriture²³. Ce qui nous arrive par l'image appelle par conséquent un effort de

20. Cité par David Zerbib, *art. cit.*

21. Philippe Breton, *L'utopie de la communication, L'utopie de la communication. L'émergence de l'homme sans intérieur*, Paris, La Découverte, 1992, p. 37.

22. *Ibid.*

23. Voir à cet égard Jacques Derrida et Safaa Fathy, *D'ailleurs, Derrida. Un film de Safaa Fathy*, DVD, Éditions Montparnasse, 2008.

réception spécifique vis-à-vis d'un sens que l'image médiatique seule ne contient pas. C'est non seulement la part du téléspectateur ou de l'internaute qui est ici en question, comme il était jadis question de la part du lecteur, mais également celle du citoyen au sein de nos espaces politiques médiatisés.

Un tel horizon critique doit, en revanche, nous inciter à scruter les apports d'innovations technologiques qui ne se contentent pas de fabriquer des images et du faux-semblant, mais qui ont pour vocation d'enrichir notre rapport à l'écrit, et ainsi la transmission elle-même. Le cas du livre numérique est à cet égard tout à fait exemplaire. Par rapport au format papier, il comporte des enrichissements considérables, en permettant un accès instantané à des dictionnaires, un changement de police et de taille de caractères, des liens directs avec des banques d'images, de vidéos ou autres documents. Le lecteur dispose ainsi d'un éventail de moyens pour élargir son angle de perception, par une adaptation efficace de systèmes de notes, de renvois de bas de page et autres index. Plus amplement, la numérisation des documents et des textes produit de nouvelles possibilités d'enrichir leur appréhension. Mais devons-nous pour autant considérer qu'un tel degré d'inventivité technique pourra nous permettre de nous acheminer vers une pratique herméneutique qui soit suffisamment significative ? Les possibilités d'étendre les modes de lecture en ouvrant sur des hyperliens, des hypermédias ou des hypertextes signifient-elles que nous sommes conduits, comme dans un rapport de cause à effet, à enrichir notre manière de lire et d'apprendre ?

On se souvient qu'une volonté de désenclavement a nourri l'idéal qui a accompagné une grande part de la révolution informatique, à savoir celui d'une libre circulation des informations et des connaissances. Il s'agissait ainsi d'éviter la fixation idéologique des discours en ouvrant la voie à l'expression des conflits d'interprétation. La révolution informationnelle devait permettre de déjouer les ordres établis ainsi que les « grands récits » d'émancipation que nous avons connus durant la « grande histoire » de la modernité²⁴. Cela, essentiellement au profit d'une « pragmatique des particules langagières²⁵ » censée venir procurer une plus grande souplesse ainsi qu'une plus grande liberté dans l'appréhension des sources du savoir scientifique. Tout un ensemble de références idéologiques accompagne son développement qui s'est fortement nourri des utopies libertaires des années 1960 et 1970 aux États-Unis. La philosophie d'Internet a en effet été basée sur la liberté d'expression, ouverte à tous, sans obligation d'apparte-

24. Jean-François Lyotard, *La condition de l'homme postmoderne*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.

25. *Ibid.*, p. 8.

nance à telle ou telle communauté²⁶. Les supports numériques avec lesquels nous interagissons dans notre vie de tous les jours contribuent à ouvrir un tel champ des possibles en permettant l'accès à des sources considérables de références, de connaissances et d'œuvres de culture.

Les apports d'innovations technologiques qui ne se contentent pas de reproduire le livre sous format papier sont évidemment importants. Les technologies numériques nous offrent de précieux enrichissements, en permettant un accès instantané à des dictionnaires, un changement de police et de taille de caractères, des liens directs avec des banques d'images, de vidéos ou autres documents. Face à l'écran, le lecteur dispose d'un éventail de moyens pour élargir son angle de perception, par une adaptation efficace de systèmes de notes, de renvois de bas de page et autres index. Plus ample-ment, la numérisation des documents et des textes produit de nouvelles possibilités d'enrichir leur appréhension, de les désenclaver.

Le projet déconstructiviste de Jacques Derrida illustre à notre sens de manière particulièrement inventive un tel enrichissement en partant de l'idée que le centre d'une structure ou d'un texte est toujours susceptible de faire défaut. L'interprétation est alors ce qui vient suppléer ce manque par une activité incessante de renvois, en appelant toujours à d'autres textes, à de l'intertextualité. La mise en cause de la totalité du livre, avec sa vérité univoque et absolue, la possibilité d'établir des liens entre un texte et une multitude d'autres textes, constituent autant de façons d'étendre les potentialités du message et d'élargir les contours de la réception.

Le signe d'un tel enrichissement est perceptible dans l'accès à la connaissance qui se produit avec la numérisation des textes et les liens hypertextuels que cette dernière permet. Nous passerions ainsi dans une civilisation de l'« écriture » (au sens derridien du terme), autrement dit, de l'information d'après la crise du Logos. Contre le primat ontologique accordé au *logos* dans la philosophie occidentale, Derrida conçoit l'écriture comme un mode qui renvoie, « par le biais des notions de trace et de graphème, à la *différance* comprise comme condition de possibilité du réel »²⁷. Ces enjeux ne sont pas uniquement d'ordre philosophique, mais renvoient à des considérations qui relèvent de la sociologie des pratiques culturelles.

26. « Le débat et la prise de parole sont encouragés, la forme est accessoire, le groupe est ouvert, seules les idées sont importantes, d'où qu'elles viennent ». Laurent Chemla, « Internet, c'est un truc de Hippies », décembre 2012, OWNIE : <http://owni.fr/2012/12/12/internet-cest-un-truc-de-hippies/>

27. Cécile Lafontaine, *L'empire cybernétique*, *op cit.*, p. 146.

On peut à cet égard observer comment certaines expériences littéraires, depuis l'après Seconde Guerre mondiale, sont progressivement devenues des *machines textuelles* en stimulant des convergences inédites entre l'écriture, les écrans et l'information²⁸. C'est non seulement l'expérience d'écriture qui se voit enrichie, mais également celle de la lecture dès lors qu'elle se fait à l'écran. L'hypertexte est ce système qui devient une composante de nos expériences d'accès à des sources de connaissance par lequel le lecteur est censé gagner en autonomie en faisant intervenir ses propres intérêts dans l'acte de lecture²⁹.

On rencontre un tel espace d'écriture chez Derrida, dans *Glas* qui se donne à lire comme l'ouvrage le plus radical – du moins dans sa forme – de l'inventivité déconstructiviste. L'espace textuel renvoie dans ce contexte à un mouvement qui déplace les lignes ainsi qu'avec des techniques de mise en page pour le moins singulières qui exaltent un mouvement (nécessairement) indécidable, « sinon contradictoire »³⁰. Pour décrire en quelques mots cette expérience de textualité, on notera simplement que *Glas* se donne à lire par deux colonnes inégales et tronquées, par le haut et par le bas, l'une renvoyant à Hegel, l'autre à Genet. Une première lecture peut faire comme si deux textes dressés, l'un contre l'autre ou sans l'autre, entre eux ne communiquaient pas. Entre les deux, le battant d'un autre texte, on dirait d'une autre « logique ». Une telle démarche entend arracher le corps et la voix « à la logique de la conscience et de la représentation qui dirigeait jusqu'alors les débats³¹ ».

28. Je renvoie, sur ce point, à Servanne Monjour, Marcello Vitali Rosati, Gérard Wormser, « Le fait littéraire au temps du numérique » : <http://www.sens-public.org/article1224.html> (dernier accès le 30/10/2017) ; Bertrand Gervais, « Imaginaire de la fin du livre : figures du livre et pratiques littéraires », *Fabula-LhT*, n° 16, « Crises de la lisibilité », janvier 2016, URL : <http://www.fabula.org/lht/16/gervais.html> (page consultée le 2 novembre 2017).

29. Cf. Georges Paul Landow, *Hypertext : The convergence of Contemporary Critical Theory and Technology*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1992. Comme le précise Sophie Marcotte, Landow est l'un des premiers à avoir proposé une définition du concept d'hypertexte et à en avoir retracé la généalogie. Il s'attache en particulier à montrer les liens entre l'hypertextualité et la théorie littéraire, situant cette réflexion dans le sillage des travaux, entre autres, de Roland Barthes et de Jacques Derrida. Sophie Marcotte, « Georges Landow et la théorie de l'hypertexte » : <http://www.uottawa.ca/academic/arts/astrolabe/articles/art0012.htm>

30. Jacques Derrida, *Glas*, Paris, Galilée, 1974, p. 48. Et Geoffrey Bennington de noter à ce propos : « Si l'écriture pour Derrida avait une version empirique privilégiée, ce serait moins la manuscriture, ou même l'écriture à la machine à écrire (...) mais l'ordinateur... ». *Jacques Derrida*, Paris, Seuil, 1991, p. 289.

31. Jacques Derrida, *Glas*, *op. cit.*, p. 262. Pour une analyse plus détaillée du style de Derrida, nous renvoyons à l'article de François Laruelle, « Le style

Dans un tel travail de déconstruction, qui est étroitement lié au pouvoir de la technique, on assiste au retrait de la qualité d'auteur, de son autorité ou de sa paternité. Il s'agit par le jeu de l'écrit, non pas de se contenter d'effectuer un renversement par rapport à une hiérarchisation conventionnelle, mais précisément de la déconstruire. **La démarche inventive proposée** au lecteur prend la forme d'une mosaïque textuelle qui l'expose continuellement à des ruptures, des espacements, des blancs, ou des énigmes. Le lecteur y trouve une description de certains textes, ceux de Hegel et de Genet, mais également de pages de dictionnaire ou encore de passages bibliques. On est alors confronté à une véritable *machine textuelle* dans la mesure où le lecteur se trouve en prise avec des dispositifs construits pour lire, sans toutefois jamais prétendre pouvoir « les dominer »³². Le lecteur a affaire à des morceaux de textes qui s'inscrivent dans une économie du fragment qui recoupe différents motifs, des stratégies de lecture hétérogènes au sein desquelles il appartient au lecteur de tenter de se frayer un chemin malgré tout, malgré une apparente illisibilité.

On fait ainsi face à une dynamique qui annonce une métamorphose assez radicale des modes d'écriture et de lecture. Ces derniers se renouvellent par des processus textuels qui sont engagés grâce aux écrans. De nombreuses expériences littéraires viennent traduire de telles ambitions. Ainsi, par exemple, lorsque l'on demande à Michel Butor en quoi les internautes sont de bons lecteurs pour son œuvre. Il répond qu'ils ont une façon de lire qui n'est pas tout à fait celle du XIX^e ou du XX^e siècle : « Ils fouillent. Ils surfent. Mes textes aussi vont chercher des références un peu dans tous les coins. On peut les explorer de cette façon. Et puis les lecteurs de l'Internet cherchent des informations au-delà des frontières. Mes textes sont voyageurs. L'idée de zapping est importante. Pour un de mes livres, *Gyroscope*, j'ai utilisé un format à l'italienne, horizontal, plus large que haut, qui rappelle l'écran d'une télévision ou d'un moniteur. Dans ce livre, il y a quatre colonnes de texte qui se suivent, mais j'invite le lecteur à sauter d'une colonne à une autre pour trouver des échos, des répondants, des contrastes. Celui qui est habitué à confronter un site avec un autre, est tout à fait à l'aise avec un livre comme celui-là³³. »

di-phallique de Jacques Derrida », *Critique*, N° 334, mars 1975. Voir également François Laruelle, *Machines textuelles. Déconstruction et libido d'écriture*, Paris, Seuil, 1976.

32. Jacques Derrida, *Points de suspension*, op. cit., p. 91.

33. Michel Butor, « La loi de l'œuvre et de la demande », entretien avec Frédérique Roussel et Claire Devarrieux *Libération*, mai 2006 : https://nextliberation.fr/livres/2006/05/18/la-loi-de-l-oeuvre-et-de-la-demande_39687

Mais l'ère numérique tendrait-elle pour autant à faire de tous les lecteurs les exégètes permanents de sources de connaissance en réseau ? On peut a priori en douter, car, pour recevoir par exemple à sa juste valeur un livre aussi singulier dans sa forme que *Glas*, il est bien nécessaire de connaître le contexte philosophique d'une telle démarche de déconstruction des formes traditionnelles de l'écriture philosophique. Est-ce que l'internaute aujourd'hui n'est pas immanquablement voué à un risque de la perte des contextes ?

Hyper-textualité et zapping cognitif

Les logiques de l'accès ne peuvent nous faire négliger qu'en passant du papier à l'écran, notre mode d'appréhension change inéluctablement. Comme l'a énoncé à ce propos Katherine Hayles, « l'imprimé est plat, le code est profond³⁴ ». Le texte sur écran (l'hypertexte) héberge des codes, des hyperliens, des adresses de fichiers qui mènent à d'autres pages, à d'autres textes ou à d'autres images, ce qui modifie structurellement le champ qui s'offre au lecteur qui devient de fait davantage susceptible d'être guidé (mais aussi désorienté) dans sa lecture³⁵. Il est également difficile de sous-estimer le consumérisme qui accentue le désir de tout avoir très vite, dans une époque où l'outil moderne « fait écho à l'impatience du désir³⁶ ». La possibilité d'accéder techniquement à des éléments de connaissance ne saurait en aucun cas se confondre avec une expérience d'apprentissage et de réelle acquisition d'un savoir. Car une telle expérience nécessite toujours un effort spécifique d'attention qui requiert une certaine durée, ainsi qu'une aptitude à pouvoir sélectionner des informations. L'accès à des sources de connaissances en réseau, rendu possible par la numérisation, ne suffit donc pas à créer les conditions d'une bonne appropriation du sens d'un fait, qu'il soit historique, sociologique, économique ou technologique.

Le sens est avant tout le contenu d'une interprétation qui demeure toujours subjectivement et rigoureusement élaborée. Or la diversité des voies interprétatives qui s'ouvre (instantanément) avec les hyperliens dans la lecture d'un texte numérisé ne coïncide pas nécessairement avec

34. Cité par Jean-François Fogel et Bruno Patino, *La condition numérique*, Paris, Grasset, 2013, p. 108.

35. *Ibid.*

36. Emmanuel Lévinas, *De l'existence à l'existant*, Paris, Vrin, 1990, p. 155.

les orientations que le lecteur souhaite donner à sa propre lecture, à son propre parcours de recherche, à sa propre déambulation intellectuelle. La structuration de l'espace scripturaire par des jeux de renvois d'informations et de multiples commentaires peut même contribuer à le désorienter. Les jeux de renvois n'ont de sens que pour un lecteur qui sait se donner les moyens de s'appropriier des éléments qui sont censés enrichir sa lecture. Les accumulations d'informations demeurent en tant que telles vaines. La densité informationnelle tend à produire une fatigue d'être très spécifique. Comme l'exprime à cet égard le narrateur de *Vies potentielles* de Camille de Toledo : « Il y a désormais tant de voies et moyens pour être éclairé, tant de presse, tant d'informations que nous en sommes idiots. Voilà pourquoi je m'obstine à écrire contre : contre le commerce de mon imagination, contre le flot de ce qui m'éclaire ou me divertit »³⁷. Il serait sans doute difficile de mieux traduire ces impressions de saturation et de désorientation que créent parfois les médias (qu'ils soient de masse ou dits « personnels ») dans la perception que nous avons du monde par le biais de nos écrans. On se rend compte aussi combien les problématiques de réception, et des mutations que nous vivons à l'ère de la numérisation des œuvres de culture et des sources de connaissance, ne peuvent être dissociées de l'économie des affects qui domine dans les sociétés d'hyperconsommation.

Car si la part du lecteur est davantage susceptible d'être sollicitée par les médias numériques, elle est en même temps toujours plus contrainte. Leur utilisation s'inscrit dans des sociétés liquides où les subjectivités sont incitées à vouloir aller toujours plus vite dans l'organisation de leur existence. Zygmunt Bauman a pu à cet égard souligner comment la culture de la société de consommation est fondée sur une forme de désapprentissage, ainsi que sur une volonté permanente de réduire la durée de tout ce qui demande en principe du temps. Or pour réduire la durée, l'enjeu est d'empêcher les consommateurs de consacrer trop d'attention à un même objet, de le désirer trop longtemps :

« il faut qu'ils soient impatients, impétueux et irritables, qu'on puisse facilement éveiller leurs désirs et leur faire perdre rapidement leur intérêt pour un objet déterminé. La culture de la société de consommation est fondée sur l'oubli, et non sur l'apprentissage. Quand le désir refuse d'attendre et que l'attente s'est dépouillée du désir, la capacité de consommation des consommateurs peut dépasser toutes les limites fixées par des besoins naturels ou acquis ; corrélativement, l'objet du désir n'a plus besoin de durer. On assiste alors à une inversion du rapport traditionnel entre les besoins et leur

37. Camille de Toledo, *Vies potentielles*, Paris, Seuil, 2011, p. 28.

satisfaction : la promesse et l'espoir de la satisfaction précèdent maintenant le besoin de satisfaire, et seront toujours plus forts et plus attirants que les besoins réels³⁸. »

Dans une telle configuration, ce qui compte pour les consommateurs est moins la satisfaction d'un besoin que l'attrait de la nouveauté. La société des consommateurs a pour caractéristique de dévaluer la durabilité, d'assimiler l'ancien au périmé. Le consumérisme se définit avant tout comme un mode d'être au monde qui nous impose une certaine manière d'être dans le temps, celle qui revient à être dans le temps des objets jetables, c'est-à-dire dans la courte durée, ce qui tend de fait à discréditer toute démarche éducative qui reposerait sur des répétitions, des reprises, et surtout, sur l'inscription dans des temporalités amples.

La question de l'appropriation des supports médiatiques ne peut donc être déliée d'un tel contexte économique. Ainsi, pour définir les contours d'une écologie informationnelle adaptée au temps présent, il faut être conscient que plus de nouveaux régimes d'attention investissent nos vies, plus nous devons rappeler qu'un acte d'apprentissage ne saurait s'épuiser dans les cadres d'une hyper-textualité qui serait prédéfinie. À ce niveau, réside une forte ambivalence des dispositifs réticulés. Car tout en permettant l'ouverture de l'acte de lire à des formes inédites de désenclavement (voire de « déconstruction », au sens derridien du terme), l'accès aux ressources du réseau se produit en même temps le plus souvent à partir de documents formatés, au sein desquels des liens sont préétablis. Les documents sont en effet conçus en HTML (*HyperText Markup Language*). L'intérêt du langage HTML est qu'il permet des liens hypertexte qui sont à entendre comme des « pointeurs » sur lesquels il suffit de cliquer pour se connecter en toute simplicité sur d'autres serveurs, ou afin d'accéder à une information plus spécifique³⁹. Mais les effets de ce type de langage sur le jeu de la réception sont loin d'être négligeables. Car dans cette expérience où des passages d'un texte renvoient à des hyperliens, le lecteur n'est plus seul, mais confronté à des liens conçus par d'autres, en fonction de critères qui ne lui appartiennent pas, de contraintes techniques qu'il ignore le plus souvent. Un risque est donc pour le lecteur de se laisser influencer par des chemins de lecture balisés et de voir son attention susceptible d'être constamment détournée.

38. Zygmunt Bauman, *S'acheter une vie*, traduit de l'anglais par Christophe Rosson, Jacqueline Chambon, 2007, p. 33.

39. Barbara Cassin, *Google-moi. La deuxième mission de l'Amérique*, Paris, Albin Michel, 2007, p. 35.

Aussi riches que puissent être les différents renvois dans un texte à l'écran, ceux-ci ne peuvent se substituer à la relation singulière qui doit se tisser entre le texte et son lecteur censé l'ouvrir à des sens inédits, pour ne pas dire « inouïs ». Or une telle potentialité relève autant de la raison, de la sensibilité que de l'imagination. Car du point de vue de la réception, la compétence ne se résume pas dans la possession d'une « bonne mémoire de données » ou d'une « bonne capacité d'accession à des mémoires-machines⁴⁰ ». Il convient, par conséquent, de souligner l'importance de la capacité d'actualiser et de situer des données pertinentes pour un problème à résoudre dans le cadre d'une problématique donnée, puis de les ordonner en fonction de cette dernière. Cette question de la performativité dans la production de connaissance doit rester pleinement ouverte si l'on souhaite complexifier l'accès à l'information dans une époque où le primat de l'instantanéité l'emporte, où la vitesse devient un critère d'efficacité.

Sans que les technologies elles-mêmes nous déterminent dans notre manière d'être avec les textes à l'écran, c'est plus insidieusement un mode consumériste d'être au monde qui se répercute sur la manière de lire. Le syndrome de la consommation tend à plonger les individus dans l'ère d'un zapping cognitif qui les incite à vouloir passer d'un élément de connaissance à un autre. Ce n'est plus la question de la coïncidence du flux de l'écoulement d'une œuvre avec le flux de la conscience qui pose problème, mais celle d'une non-coïncidence permanent entre le temps de la conscience individuelle et l'instantanéité de l'accès. Un tel décalage entraîne un risque de brouillage du sens à mesure que les hyperliens se démultiplient. Ceci s'explique par le fait que lorsque nous lisons en ligne, nous entrons dans un environnement qui favorise la lecture en diagonale, la pensée hâtive et distraite. Il est tout à fait possible de réfléchir en profondeur en surfant sur la toile, de même qu'on peut très bien réfléchir de façon superficielle en lisant un livre. Mais ce n'est pas le type de réflexion que cette technologie favorise. Notre utilisation d'Internet comporte de nombreux paradoxes,

« mais celui qui promet d'avoir à long terme le plus gros impact sur notre façon de penser est celui-ci : le Net n'attire notre attention que pour la disperser. Nous nous concentrons fortement sur le média lui-même, sur l'écran qui danse, mais nous sommes distraits par les messages et les stimuli qu'il nous livre à toute vitesse et qui se disputent notre attention. À tout moment et où que nous nous connectons, le Net nous offre une masse confuse incroyablement séduisante (...). Si le lent défilé des mots sur le papier ne répondait pas à notre désir d'être débordé par les stimulations mentales, le Net le comble. Il nous ramène à notre état natif de déconcentration pour le bas, tout en nous

40. Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, op. cit., p. 85.

donnant bien plus de distractions que nous ancêtres n'en ont jamais eu à combattre⁴¹. »

Les jeunes générations sont ainsi de moins en moins habituées à se concentrer sur un texte long mais préfèrent glaner tout ce qui leur tombe sous le clic de la souris. L'investissement consenti sur un sujet donné est de plus en plus pauvre, cela alors que l'effort de concentration pour le lecteur devrait être plus important lorsqu'il accède à des compléments d'informations par des hyperliens dans son parcours de lecture. Vis-à-vis de cela, nous pouvons convenir du fait que la possibilité d'entrevoir une culture de réception à l'ère numérique ne doit pas masquer la difficulté que nous avons à nous situer dans des espaces infinis où les éléments de connaissance et d'information sont donnés sans hiérarchie ni centralité.

Le propre du réseau est de posséder en permanence plusieurs centres qui sont comme autant de pointes lumineuses perpétuellement mobiles, sautant d'un nœud à l'autre, « entraînant autour d'elles une infinie ramification de radicules, de rhizomes, fines lignes blanches esquissant un instant quelque carte aux détails exquis, puis courant dessiner plus loin d'autres paysages du sens⁴² ». Afin d'être appréhendé de manière significative – à savoir, sans provoquer la perte du lecteur –, un tel degré d'hétérogénéité doit faire l'objet d'une attention spécifique et engager de nouveaux enjeux d'apprentissage. L'ère des rhizomes, comme d'ailleurs celle des flux, n'est pas dissociable d'un (nouvel) art de comprendre dont il nous revient de définir les contours.

Pour un art de lire à l'écran

Plus les nouveaux médias dans la diversité de leurs formes investissent nos vies et interviennent dans les productions de subjectivité individuelle et collective, plus nous devons rappeler qu'apprendre (du monde et des autres), c'est au fond toujours éprouver une certaine durée. Seul le temps de l'appropriation peut nous faire sentir la complexité des faits, leurs contradictions et leurs ambiguïtés. Toute lecture doit en ce sens demeurer un espace où la rencontre avec les textes et les sources de connaissance se

41. Nicholas Carr, *Internet rend-il bête ? Réapprendre à lire et à penser dans un monde fragmenté*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Marie-France Desjeux, Paris, Robert Laffont, 2011, p. 171.

42. Pierre Lévy, *L'intelligence collective. L'avenir de la pensée à l'ère informatique*, op. cit., p. 31.

fonde sur une nécessité intérieure. La numérisation des textes et des commentaires, aussi stimulante qu'elle puisse être, doit pouvoir s'accompagner d'une telle exigence existentielle. Mais nous devons aussi apprendre à lire autrement en tenant compte de la multitude offerte par l'hyper-textualité, sans que celle-ci ne devienne une source de désorientation ou de vertige pour le lecteur. Les métamorphoses subies par l'écrit à l'ère numérique ne sont pas non plus détachables des questions que nous posent la production des objets temporels. Il s'agit toujours de questions qui sont finalement relatives à l'appauvrissement de l'imagination.

C'est ainsi par exemple, comme l'analyse Bruno Bachimont, que l'on ressent inéluctablement une déception devant une adaptation cinématographique d'un roman que l'on a lu : l'imagination ayant construit les images (au sens large : toute figuration sensible) donnant un contenu aux mots, rentre en conflit avec ce qui est proposé à l'écran. Ainsi, « au lieu de donner accès au sens et d'en produire comme l'écriture et la littérature, qui convoquent au partage de concepts mais non de sensations, le cinéma suspendrait tout travail de la pensée et de l'imagination⁴³ ». Dans tous les cas, il convient de forger des outils pour favoriser une meilleure perception des médias par lesquels nous voyons le monde et qui puissent être les plus adaptés aux mutations technologiques que nous vivons.

Les démarches intellectuelles et scientifiques qui contribuent aujourd'hui au déploiement d'une herméneutique du numérique, telles qu'elles sont engagées en particulier par les travaux d'Eric Guichard, de Franck Cormerais et Bruno Bachimont, participent de gestes critiques qui contribuent à un réinvestissement du politique dans nos sociétés hyper-industrielles. Car plus les usagers sont condamnés à n'être que des consommateurs, plus ils seront enclins à tout accepter des lois et des codes qui organisent leurs espaces de vie publique et privée. Il convient donc d'investir en faveur de la création de nouveaux cadres d'interprétation de nos univers machiniques, en mettant l'accent sur les dimensions anthropologiques et matérielles que les définissent afin de libérer la puissance de pratiques numériques plus inventives, au-delà de la simple sphère des usages qui s'offrent habituellement aux consommateurs. Un tel engagement est d'autant plus impérieux que les technologies numériques ne donnent rien à voir de leur matérialité. Le registre qui les définit est souvent le même, celui de la légèreté et de la fluidité. Mais ce registre est à double tranchant. Il est aussi léger qu'aliénant.

43. Bruno Bachimont, *Le sens de la technique : le numérique et le calcul*, Paris, Encre marine, 2010, p. 142.

Or plus nous sommes dans l'impossibilité de percevoir, moins nous sommes enclins à produire un jugement critique. La possibilité de déployer une réflexion éthique est également fortement entravée. Le philosophe américain Matthew Crawford propose à cet égard une réflexion stimulante sur la tendance de notre époque à perdre le goût du bricolage ou de la réparation. Or le déclin de l'usage des outils semble présager un changement de notre relation avec le monde matériel, débouchant sur une attitude plus passive et plus dépendante⁴⁴. Nous avons de moins en moins d'occasions de vivre des « moments de ferveur créative où nous nous saisissons des objets matériels et les faisons nôtres, qu'il s'agisse de les fabriquer ou de la réparer⁴⁵ ». Nous avons affaire dans notre quotidienneté à des dispositifs de plus en plus dématérialisés, qui nous sembleraient sûrement inacceptables sous leur forme matérielle.

À titre d'exemple, même si les fonctions de l'anthropométrie et celles de la biométrie ne sont socialement pas les mêmes, l'impression de réification de l'être humain est assez immédiate à la vue d'une mesure anthropométrique. En revanche, la démarche critique vis-à-vis d'un dispositif dématérialisé (telle qu'une technologie biométrique) est beaucoup moins évidente. C'est ainsi que nous nous accoutumons notamment au fait de pouvoir déverrouiller notre *smartphone* avec des parties de notre corps (notre oreille par exemple), ce qui présente l'avantage de ne demander aucun mécanisme onéreux, comme un lecteur d'empreinte, « mais simplement un écran tactile *multi-touch*, dont sont maintenant équipés tous les *smartphones*⁴⁶ ». Ce ne sont sans doute pas les usages personnels de ces technologies qui sont porteurs de risques majeurs. Cependant, la fréquentation au quotidien de ces technologies contribue très vite à neutraliser les questions éthiques et politiques que nous devrions être en mesure de formuler à propos des modes de vie qu'elles engagent

Afin de contrer ces risques de la désensibilisation morale, un enjeu consiste à introduire de la matérialité dans la compréhension que nous pouvons avoir de nos *machines informationnelles*, que nous pouvons à cette fin bel et bien décider d'interroger comme des *machines textuelles*. Cette

44. Matthew B. Crawford, *Éloge du carburateur : essai sur le sens et la valeur du travail*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Marc Saint-Upéry, Paris, la Découverte, 2010, p. 8.

45. *Ibid.*

46. « Biométrie : l'oreille a aussi son mot à dire », Philippe Passebon publié le 30/04/2015 : <https://www.industrie-techno.com/biometrie-l-oreille-a-aussi-son-mot-a-dire.38110>

dénomination serait finalement conforme à leur réalité dans la mesure où, comme le montre Eric Guichard, si l'écriture (avec l'audio et la vidéo numériques) devient lointaine ou immatérielle, elle reste bien présente : « sans elle, aucun des médias évoqués n'existerait, leur consultation en ligne serait impossible⁴⁷ ». Par ce changement d'angle d'appréhension, une réflexion sur l'évolution de nos pratiques sociales se joue. Car plus nous sommes dans la capacité de retrouver ce qu'il y a de conçu (ou d'écrit) dans nos médiations numériques, plus il devient possible de reprendre sociologiquement la main sur ce qui est institué. À nous donc de fournir les efforts d'intellection suffisants pour cela. À ce titre, si les données (à l'ère du big data) sont le fruit de nos pratiques numériques, des formes de coexistence sont induites par ces manières d'envisager les faits. Les données massives peuvent tout autant induire une vision positiviste du monde social, qu'engager une nouvelle phénoménologie de la perception en nous donnant à voir ce que l'on ne peut voir sans passer par des outils de visualisation. Le terme d'outil a bien sûr ici toute sa place, il nous permet d'insister sur l'idée que nos écrans doivent nous inciter à développer des pratiques intellectuelles exigeantes à même de produire une nouvelle culture du commentaire.

Un tel défi est d'autant plus essentiel dans un moment où l'on entend la crainte de voir se répandre une crise de l'écrit. Faire face à ces tendances, c'est se donner les moyens d'interroger les mutations que nous vivons avec nos écrans, avec l'intuition qu'un art de lire nos environnements technologiques complexes n'est pas délié d'une ambition éthique et politique majeure. Car de nouvelles pratiques sociales autant que de nouvelles écritures du monde commun sont en jeu. Nous nous devrions donc toujours avoir notre mot à dire dans une époque qui tend à créer des logiques de contrainte de plus en plus insidieuses en gardant à l'esprit les réflexions de Gilbert Simondon qui exprimait l'idée que l'ensemble des machines doit toujours supposer l'homme comme interprète vivant des machines les unes par rapport aux autres : « Loin d'être le surveillant d'une troupe d'esclaves, l'homme est l'organisateur permanent d'une société des objets techniques qui ont besoin de lui comme les musiciens ont besoin du chef d'orchestre⁴⁸. » Aujourd'hui, il me semble d'autant plus important de rappeler l'importance pour nous qu'il y a à demeurer les organisateurs d'agencements où les technologies soient appréhendées comme des médiations qui élargissent notre capacité d'embrasser dans leur complexité des faits sociaux, environnementaux ou culturels.

47. Éric Guichard, « Ce que l'Internet fait à l'écriture », *art. cit.*, pp. 13-23.

48. Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1989, p. 11.

Le développement du logiciel « Ligne de temps » est à cet égard tout à fait emblématique, selon moi, d'une volonté de donner naissance à une culture du commentaire à l'ère hyper-industrielle. Un tel dispositif d'analyse répond à des besoins qui sont autant d'ordre herméneutique qu'éthico-politique. Développé au sein de l'Institut de Recherche et d'Innovation (IRI) du Centre Pompidou, ce système consiste en un logiciel d'analyse de films qui en décortique la structure sous forme d'une ligne de temps, semblable à celle qui permet de lire un film sur une table de montage numérique. Outre le film complètement décomposé, sont accessibles le script du scénario, l'indication des lieux, la présence des personnages, la description d'images et de plans (échelles de plans, mouvements de caméras, axes de prise de vues, entrées et sorties de champs...) ainsi que les annotations partagées des utilisateurs⁴⁹. Il confronte ainsi les œuvres cinématographiques à des modes d'analyses qui consistent à faire ressortir des images des modes de textualité (un récit, un montage, un scénario). Il s'agit par là de suspendre les flux pour les interpréter en donnant les moyens au spectateur de reconquérir sa place de lecteur. Un tel dispositif de lecture est emblématique à nos yeux de la manière dont nous pouvons apprendre à développer une culture de l'interprétation à l'ère des écrans : la possibilité de créer de tels agencements réside dans le partage de compétences et de sensibilités ; elle repose également sur des savoir-faire et des manières d'inventer de nouveaux modes de lecture qui sont aux antipodes de l'esprit qui domine encore et qui sous-tend, par exemple, la grande bibliothèque que Google souhaite créer.

Or comme l'a noté Nicholas Carr, le paradoxe, dans le désir de Google de rendre la lecture plus efficace, est qu'il sape l'efficacité totalement différente que la technologie du livre a apportée au départ à la lecture – et à notre esprit :

« Avec l'écrit à l'écran, nous sommes toujours capables de décoder rapidement le texte – nous lisons, à tout le moins, plus vite que jamais – mais nous ne sommes plus incités à comprendre en profondeur les connotations du texte en les inscrivant dans un schéma personnel. Bien plutôt, nous sommes poussés à toute allure vers un autre fragment d'information connexe, puis vers un autre, et encore un autre. L'exploitation à ciel ouvert du "contenu pertinent" remplace le lent creusement du sens⁵⁰. »

Il convient face à ces logiques qui relèvent purement et simplement d'une rationalité instrumentale de reconquérir le travail du sens. De

49. Nous renvoyons ici au site web de l'Institut de Recherches et d'Innovation du Centre Georges Pompidou : <http://www.iri.centrepompidou.fr/>

50. Nicholas Carr, *Internet rend-il bête ? op. cit.*, p. 233.

nombreuses compétences sont requises dans cette lutte, celles de chercheurs en sciences sociales, en informatique, en sciences de l'ingénieur ou en design. Seules des exigences intellectuelles fortes en termes d'interdisciplinarité pourront générer la création de nouvelles expériences herméneutiques qui soient dédiées à nos écrans. De tels enjeux supposent de considérer la société, non pas comme un tout homogène (la société comme « société de consommation » avec son économie des affects) mais plutôt, tel que l'exprimait Gilles Deleuze, comme ce qui « fuit de partout⁵¹ ».

On peut alors s'attacher à identifier des « lignes de fuite » qui sont par exemple à l'œuvre dans certaines pratiques du design graphique aujourd'hui et qui complexifient de manière très significative notre relation aux médias en vue de contrer les logiques de dé-subjectivation qui agissent encore massivement. Si elles sont encore dominantes, elles ne sont que des phases qui doivent éveiller notre inventivité critique autant qu'un principe de responsabilité renouvelé basé sur des capacités d'agir en connaissance de cause dans nos environnements technologiques complexes : « sans doute convient-il d'inventer d'inimaginables nouveautés, hors des cadres désuets qui forment encore nos conduites, nos médias, nos projets adaptés à la société du spectacle⁵². » Dans un tel horizon, il est certain que le rôle du designer ne saurait se limiter à l'esthétisme et au graphisme de surface. Son travail doit être au centre de la conception et de l'utilisation même des médiums numériques⁵³ afin de développer des interfaces d'accès aux connaissances et aux œuvres de culture qui encouragent l'implication des subjectivités face aux écrans.

Nombre de travaux vont aujourd'hui dans ce sens. L'enjeu est d'apprendre à lire autrement, sans que nous soyons tentés de céder à la peur de la disparition du livre papier. Cette peur retentit régulièrement, et ce depuis longtemps. On rencontre, par exemple, une crainte de la disparition (supposée) de l'écrit sous la plume d'Ivan Illich dans son essai consacré à

51. Gilles Deleuze : « ... une société nous semble se définir moins par ses contradictions que par ses lignes de fuite, elle fuit de partout, et c'est très intéressant d'essayer de suivre à tel ou tel moment les lignes de fuite qui se dessinent », *Pourparlers*, Paris, Éditions de Minuit, 1990, p. 232.

52. Michel Serres, « Éduquer au XXI^e siècle », séance interacadémique consacrée aux nouveaux défis de l'éducation, 1^{er} mars 2011, Institut de France, *Le Monde*, 6-7 mars 2011.

53. Christel Sajas, *Faire vibrer l'écriture*. Le travail de création d'une application de lecture augmentée autour du *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline, DNSEP graphisme/multimédia, ESAD de Reims, 2011.

l'art de lire de Hugues de Saint-Victor, *Didascalicon*. Ce texte fut rédigé au XII^e siècle (autour de 1128), une époque où le livre prend peu à peu la forme que nous lui connaissons encore aujourd'hui, grâce à plusieurs inventions techniques : amélioration de la ponctuation, retraits, insertion de titres et de rubriques, division en chapitres, index des matières classées dans l'ordre alphabétique etc. On sent de la part d'Ivan Illich une angoisse provoquée par la culture des écrans qui serait en train de nous faire basculer d'un monde du texte à celui des médias. Une nostalgie transparait ainsi très nettement sous sa plume, nostalgie qui n'est pas le seul à éprouver : « Avec Georges Steiner, je rêve qu'en dehors du système éducatif qui assume aujourd'hui des fonctions totalement différentes il puisse exister quelque chose comme des *maisons de lecture*, proches de la *yeshiva* juive, de la *medersa* islamique ou du monastère, où ceux qui découvrent en eux-mêmes la passion d'une vie centrée sur la lecture pourraient trouver le conseil nécessaire, le silence et la complicité d'un compagnonnage discipliné, nécessaires à la longue initiation dans l'une ou l'autre des nombreuses spiritualités ou styles de célébration du livre⁵⁴. » Dans le cheminement qui est le mien depuis ces dernières années en compagnie de designers graphiques et numériques, et qui me conduit à réfléchir sur les changements de formes qui interviennent dans notre rapport au monde, c'est bien la « complicité d'un compagnonnage » que nous vivons, mais d'un compagnonnage indiscipliné. Le livre collectif *Datalogie. Formes et imaginaires du numérique*⁵⁵ est une illustration d'un agencement collectif qui vise à produire un appareil critique étendu aux complexités de l'ère numérique.

Au-delà des craintes formulées par Ivan Illich concernant la perte du savoir lire, nos objets digitaux doivent être interrogés en prenant appui sur la culture de l'écriture, c'est-à-dire en tirant ouvertement profit des techniques d'indexation qui nous permettent de créer, dans notre relation aux écrans, de véritables modes de lecture. Il y a là un enjeu d'écologie informationnelle de premier ordre : nous devons de plus en plus apprendre à vivre sereinement avec nos écrans, en tenant compte de l'épuisement de nos ressources mentales qu'ils peuvent créer. En dépit des possibilités qui nous sont offertes par le temps technique, la difficulté qu'il y a à vouloir se saisir d'une œuvre, d'une connaissance, d'un savoir ou d'un événement demeure. Plus nous pouvons aller à toute vitesse, plus il incombe de souligner à quel point nous avons besoin de temps pour appréhender la complexité qui façonne nos environnements sociaux et technologiques.

54. Ivan Illich, *Du lisible au visible*, op. cit., p. 9.

55. Olaf Avenati et Pierre-Antoine Chardel (dir.), *Datalogie. Formes et imaginaires du numérique*, op. cit.